

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

VOL. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 5 JANVIER 1884.

No. 3.

LE  
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE  
des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00  
6 mois, - - - - - 1.00  
3 mois, - - - - - 50  
Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE  
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00  
6 mois, - - - - - 1.00  
3 mois, - - - - - 75  
Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 5 JANVIER 1884.

Composée spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

LES ROIS

A LA PETITE ALMA

Enfant de M. A. LeDuc, de la Nouvelle-Orléans.

Voici les Rois. La joie est vive à la maison.  
De la cuisine on sent comme une exhalaison  
De mets appétissants, de choses succulentes.  
Ustensiles brunis, lames étincelantes,  
Au fumet des pâtés, au parfum des rôtis,  
En tintements joyeux mêlent leur cliquetis.

Dans la salle à manger tout prend un air de fête ;  
Sur la nappe qui luit la vaisselle s'apprête ;  
Au salon quelqu'un joue un air étourdissant ;  
Le lustre du plafond rutilant incandescent,  
Et met des plaques d'or sur les argenteries ;  
La porte entrebâillée a des chuchoteries  
Au rythme clair et gai comme un allegretto.  
C'est la voix des petits qui parlent du gâteau,  
Du gâteau merveilleux à la croûte dorée,  
De la mie adorante, et qui, pour la soirée,  
Designera bientôt, dans ce groupe enfantin,  
La reine du hasard et le roi du destin.

Ils sont là, frères, sœurs, et cousins et cousines,  
Petits voisins avec les petites voisines,  
Rieurs et babillards, tapageurs, triomphants....  
Oh ! les moments bénijs que ces fêtes d'enfants !

—Je serai roi, dit Paul.—Et moi, je serai reine,  
Dit Louise.—Attendez, c'est moi la souveraine,  
S'écrie Héva ; j'aurai des tas de bijoux d'or.  
—Moi, fait Joseph, j'aurai tout plein le corridor  
De soldats.—Pas du tout, dit Albert qui s'approche ;  
C'est moi le roi : j'aurai des bonbons plein ma poche !

—Non, non !—Oui, oui !

Les voix se taisent tout à coup :

On venait de frapper à la porte ; et, debout,  
Au dehors, un enfant apparaissait dans l'ombre,  
Grelottant et tendant la main dans la nuit sombre.

Cette apparition ne dura qu'un instant.

—Allons, cria le père ; à table : on nous attend !  
Il ne faut pas laisser refroidir ces bonnes choses.

Et tous ces blonds minois et ces figures roses,  
Fous de joie, et d'un même objet préoccupés,  
Autour du gai festin furent bientôt groupés.

On avait fait des plats l'inspection sommaire ;  
Lorsque, tout étonnée : — Hein ! voyons, dit la mère,  
Qu'a-t-on fait du gâteau des Rois ?

Tout aussitôt,

Chacun de s'écrier : — Où donc est le gâteau ?

—Mais je viens de le mettre ici, répond la bonne.

—Plus de gâteau ? reprend le père ; elle est bien bonne !

Qu'est-il donc devenu ? Quelqu'un l'aurait-il pris ?

Et les petits enfants protestent tout surpris.

Seule, Jeanne, en son coin, semblait, toute confuse  
Vouloir se dérober ou chercher une excuse.

—Toi, Jeanne ?...

Et la petite avoue en bégayant :

—Je l'ai donné tantôt au petit mendiant !

Et le papa charmé, que l'aveu rassérène :

—Viens m'embrasser, dit-il, Jeanne ; c'est toi, la reine !

LOUIS FRÉCHETTE.

## CHRONIQUE

Je ne devrais peut-être pas le dire, — un  
homme paraissant aussi sérieux que moi, —  
mais j'ai l'imagination passablement ardente.

Où la folle du logis prend-elle le temps de  
trotter la sorte ? Je me le demande. Ma tête est  
cependant farcie des plus noirs soucis, et je ne  
vois pas très bien comment l'araignée qui s'y est  
installée peut y avoir trouvé un coin habitable  
et la place nécessaire pour y filer sa toile.

Mais il paraît que, plus ou moins, chacun à  
sa marotte. Nous sommes tous des névropathes,  
s'il faut en croire certaines autorités médicales,  
seulement à des degrés différents.

Tel suppose qu'il a du Raphaël Sanzio dans  
la palette parcequ'il a vu sa vierge ou des  
reproductions d'icelle ; tel autre, qui jadis ap-

prenait le piano, ou qui en tapote par oreille,  
rêve d'éclipser l'abbé Litz ou la belle Essipoff ;  
celui-ci qui a un cousin dont la femme a pour  
frère un célèbre sculpteur, ne perdra pas une  
seule occasion de discuter sur la véritable posi-  
tion que devaient occuper les bras de la Vénus  
de Milo ; Enfin, celui-là, homme sans instruc-  
tion souvent, et sans éducation presque tou-  
jours, s'imagine qu'il est fait pour gouverner  
les autres. Il se sent irrésistiblement poussé  
vers la politique parceque le hasard lui aura  
fait rencontrer un des hommes supérieurs qui  
seront au pouvoir, ou parcequ'il aura entendu  
quelque superbe discours en chambre.

Moi, c'est autre chose, les lauriers de Fré-  
chette m'embêtent. C'est là une de mes ma-  
rottes, car j'en ai deux, ou plutôt j'en avais  
deux. Je vous parlerai de l'autre tout à l'heure.

Oui, Mesdames, je fais aussi des vers, moi.  
Mes rimes sont même d'une richesse extraor-  
dinaire, la tournure de mes phrases assez cor-  
recte, mais il paraît que ça manque de souffle,  
d'envergure. Aussi je ne vous dédierai rien. Je  
laisserai à Fréchette le soin de vous parler la  
langue des Dieux, de vous faire pleurer ou sou-  
rire, suivant les cas, et je me contenterai de  
mon rôle plus modeste mais que j'aimerais  
cependant si vous m'y suiviez d'un œil sympa-  
thique.

\*\*

Je vous ai dit que la manie de rimail-  
ler n'était pas le seul côté faible de mon esprit  
maladif.

Quoique jouissant d'une santé robuste j'ai  
longtemps cru que j'avais un pied dans la  
tombe, position très gênante d'abord, et qui de-  
mande en outre de la part de celui qui s'y  
trouve, des notions assez sérieuses d'équilibre  
avec, en plus, une force de résistance bien accen-  
tuée.

Dans tous les cas cela ne faisait pas mon af-  
faire du tout, et pour plusieurs raisons qu'il  
serait oiseux d'énumérer ici, parce que le pre-  
mier venu se les figurerait, et à plus forte raison  
mon lecteur qui n'est pas celui-là. Une seule  
peut au besoin dispenser de toutes les autres :  
c'est que je ne suis pas le moins du monde  
fatigué de la vie.

Et puis j'ai la fatuité de croire que ma femme  
ne s'accommoderait pas aussi facilement que ma  
charmante collaboratrice Maud, de cet état de  
veuve qu'elle semble tant aimer, et qu'elle aime-  
ra. Je le crois, jusqu'au jour où elle ne pourra plus  
le souffrir, c'est-à-dire jusqu'au jour où elle recon-  
velera. Car en dépit de la promesse quasi-solen-  
nelle qu'elle nous a faite dimanche dernier,  
soyez bien certain qu'il ne se passera pas six  
mois avant que Maud nous fasse part de son

union prochaine, ou accomplie, si elle ne nous en avertit qu'après. Et peut-être, s'apercevra-t-elle alors qu'après tout, Armand, pour qui elle prétend n'avoir eu aucun regret, ni aucune larme, était moins mauvais qu'elle ne croyait ou qu'elle ne disait.

La téméraire ! a vingt sept ans, jurer qu'elle ne se remariera pas ! J'avoue que je suis un peu sceptique, et de semblables résolutions, surtout quand elles sont affichées avec une certaine affectation, me laissent absolument froid, parce qu'en général elles cachent une disposition adverse qu'on a intérêt à dissimuler, ou un dépit quelconque.

N'allez pas croire maintenant que je dis cela pour Maud. Elle est au contraire parfaitement sincère, quoique légèrement..... comment dirai-je?... légèrement... légère.

Mais, je parle ici en thèse générale : n'est-ce pas que c'est souvent vrai ce que je viens de dire ?

\*\*\*

Nous disions donc que je m'attendais à passer de vie à trépas d'un moment à l'autre quand, il y a quelques jours, j'ai découvert que j'étais aussi idiot que bien portant.

Figurez-vous qu'un beau matin je m'étais aperçu que je crachais le sang.

On a beau être taillé en hercule et se sentir une propension marquée à la longévité, qu'une telle découverte ne laisse pas de vous être très-désagréable. Je n'ai donc pas besoin de vous dire dans quel état cela me mit !

Mais avant de jeter le manche après la cognée, je décidai de consulter la faculté. J'allai voir un médecin spécialiste ; je lui décrivis mon cas, ce que je ressentais, ou plutôt ce que je croyais ressentir : il m'osculata avec un soin extrême et me dit au cours de son examen attentif ces quelques mots foudroyants : "En effet, vous avez quelque chose là qui me paraît anormal ;" (Il désignait, en disant cela, la partie supérieure de mon poumon droit) "mais ça ne sera peut-être rien ; soyez raisonnable !"

Comment, *peut-être rien* ! Comment, *raisonnable* ! Qu'entendait-il par ces paroles ? Il me congédia avant que j'aie pu lui demander des explications. Je partis navré, atterré ; il y avait de quoi : c'était un si grand médecin ! En route j'achetai tous les livres que je pus trouver traitant de la pulmonie, je les entrainai par ruse à la maison et dès cette première nuit, aussitôt que ma femme fut endormie, je me plongeai dans mes bouquins pour y chercher un remède à mon mal épouvantable. A chaque page, à mesure que j'avais dans ma lecture, je me découvrais un tas de symptômes que je ne soupçonnais pas ; j'assimilais mon cas à tous ceux dont je lisais la description ; — j'étais, de plus en plus perdu.

Pour comble de malheur je me mis à maigrir à vue d'œil. Allons ! me dis-je, c'est le commencement de la fin. Tous les matins je me mesurais, je me pesais, je me tâtais et je constatais un dépérissement progressif et rapide : Je me voyais mourir. Et malgré cela il fallait montrer

à tous les miens un visage calme, presque radieux. C'était relativement facile parce que j'avais conservé malgré tout une assez bonne mine ; l'œil n'était pas encore attaqué.

Ce n'est pas de partir qui me coûtait le plus, c'était de partir dans de mauvaises conditions. Quand on a été prévoyant et que l'on a quelque chose à laisser à ceux qui vous survivent il me semble que le sacrifice doit être facile à faire.

Tel n'était pas mon cas. Le jour où je m'étais aperçu que je crachais le sang j'avais immédiatement songé à faire assurer ma vie. Il n'était malheureusement plus temps. Pouvais-je répondre par des mensonges, aux questions qui vous sont posées en pareil cas par les compagnies d'assurances ? Un tel procédé me répugnait trop pour que je l'employasse. J'aurais été obligé de dire ce que j'avais, de parler de la partie supérieure de mon poumon droit et de l'opinion si mal déguisée de l'homme de l'art qui m'avait examiné. Je ne me sentis pas la force de faire cela et voilà pourquoi j'arrivais au terme de ma course, l'âme pleine d'une tristesse indescriptible.

\*\*\*

Je suis né il y a quelque chose comme trente ans, dans le mois de décembre. Vous savez que partout l'anniversaire de la naissance du chef de famille est une grande fête.

Ce matin-là, je me réveillai plus abattu que de coutume ; j'avais pâli une partie de la nuit sur un livre de médecine pour y trouver le remède inespéré. Tout en m'habillant je songeais creux ; je me reportais aux années précédentes à pareille époque, alors que tout était joie et bonheur dans la maison, et le vide que mon départ allait causer, n'en déplaise à Maud, m'apparaissait encore plus effrayant.

Au déjeuner je trouvai sous ma serviette un cadeau superbe : une boîte de magnifiques, razors avec tout le fournil habituel, rien n'y manquait ; il y avait même une très jolie glace que j'allai, séance tenante, accrocher à la fenêtre de mon cabinet de toilette.

Je ne sais pour quelle raison au juste j'avais cessé, depuis un an environ, de me faire la barbe moi-même ; et cependant rien ne m'agaçait comme de me laisser tripoter le menton tous les jours par un de ces nègres à mains et visage huileux qui vous rasent passablement peut-être, mais dont les attouchements me faisaient bondir, surtout dans l'état de surexcitation nerveuse où je me trouvais permanemment grâce à ma terrible maladie.

Le cadeau de ma chère femme me fit donc un grand plaisir.

Le lendemain matin après m'être mis la tête sous le robinet, je pris mes razors et me disposai à me raser. Je me savonnai, puis me frottai les joues — comme le faisait le nègre de sa main huileuse, — afin de rendre plus facile l'œuvre du rasoir. Une fois devant ma petite glace je la trouvai si bonne que je ne pus résister à une tentation bien inoffensive, — à laquelle plus d'un a succombé déjà, je gagerais : — le visage

tout barbouillé de savon, je me fis à moi-même quelques grimaces des plus caractéristiques.

O merveille ! Ces grimaces me sauvaient ! Qu'aperçus-je ? Mes gencives saignaient. Ce n'était pas d'avoir brossé mes dents, cette opération n'était pas encore faite. Je compris immédiatement que mes crachements de sang n'en étaient pas, et que la sensibilité de ma mâchoire était la seule cause de toute cette année de malheur.

Du coup, je bénis mon rasoir, le nègre, sa main huileuse, surtout ! N'était-ce pas au dégoût que m'inspirait cette main, que je devais le cadeau de ma femme ; car elle connaissait ce dégoût depuis longtemps.

Je m'habillai prestement et courus chez mon ami Micmac, un des meilleurs agents d'assurances connus. J'entraî dans son bureau comme une bombe et lui sautai au cou. Pour me faire pardonner cet élan auquel ses clients ne l'ont pas encore habitué, je lui demandai de me préparer incontinent une police de \$10,000 sur ma vie, police que j'emportai avec moi et que je mis, en arrivant à l'heure du dîner, sous la serviette de ma chère compagne.

Il n'y a pas encore quinze jours de cela et je rengraisse... à vue d'œil.

Maintenant vous dirai-je pourquoi j'avais maigri ? C'est d'un simple et d'un élémentaire ! J'ai découvert cela tout seul depuis et sans effort : Je perdais de mon poids parce qu'au lieu de la vie sédentaire que je menais l'année dernière, je m'étais mis à marcher pendant cinq ou six heures par jour. Aujourd'hui j'en regagne parce que je suis en vacances.

Morale : Méfiez-vous de votre imagination !

FERNAND.

On m'annonce au dernier moment que les Compagnies d'assurances se cotisent pour m'élever une statue. Je m'empresse de vous faire part de la nouvelle.

## L'ALBUM DE MARGUERITE

7 juin 1881.

La lecture a décidément pris les formes d'une passion chez moi, je me sens devenir plus sérieuse avec mes livres, le sentiment musical semble se développer en moi ; est-ce une erreur de mes sens abusés ? Cependant, non, tout le monde le dit.

Maintenant, j'éprouve un réel bonheur quand je me rends chez mes parents pour un, deux ou plusieurs jours, car après la joie de se revoir, après les quarante mille questions de mes parents sur ceci, sur cela, sur la bonne sœur P..., sur la savante sœur L..., sur madame la supérieure générale, sur les opinions diverses qu'elles ont semblé se former de moi, après que le bébé de la maison, mon frère de trois ans, m'a bien décoiffée, tirée dans tous les sens, j'ai le droit de lire jusqu'à l'heure du souper, et maintenant je le fais librement, puisque je ne me fais plus prêter de romans en cachette, ni par mon cousin, ni par Marie. Les soirées, par

exemple, c'est autre chose ; c'est un concert de réception, dont la première note part de chez nous.

La plus adorable des jeunes femmes qui fréquentent maman, c'est bien celle que son mari appelle Berthe et qui a voulu m'obliger à la tutoyer dès mon enfance. Cela me gêne un peu, car elle est petite mère, déjà, et, dit-on, elle sera favorisée cette année de la venue d'un nouveau petit Jésus ! Oh ! si on lisait que j'ai écrit cela dans mon carnet, on le trouverait mal, car j'ai des amies qui n'oseraient même pas en parler, excepté entre nous autres, très-bas. Je voudrais ressembler à Berthe, en me mariant, bien qu'elle soit brune et que je sois blond d'or, mais son maintien, son regard, sa voix, cette suavité d'expression, ce je ne sais quoi qui est en elle et que mon cousin, mon affreux cousin, appelle un *chic exquis*, ah ! enfin, que je voudrais être *chic*, disons ce mot d'artiste, puisque personne ne le saura.

1er juillet.

Mon cœur bat, plusieurs de nos amis sont venus me voir, la belle Berthe, son bébé, son admirable mari, et..... monsieur Albert ; pourquoi, lui ? Aux éloges que madame la supérieure a daigné faire de moi, il semblait comme charmé. Je crois que je l'aime moins qu'au temps où je lisais des romans en cachette. Je trouvais, en effet, qu'il rassemblait à ce beau Robert si bien décrit par une plume habile.

2 juillet.

Je n'ai pas dormi, je ne l'aime plus comme avant, et cependant à la basse messe, ce matin, c'est honteux à dire, je pensais à lui, mais que pensais-je ? Eh ! bien, je n'aime pas le son de cette voix-là, il y a quelque chose qui dément le dire, mais ses yeux !...

4 juillet.

Maman vient me chercher, c'est la fête de mon père. Grande réunion à table, j'étais à côté d'Albert ; c'est lui qui me donnait le bras pour entrer à la salle à manger ; il semblait très ému, son bras tremblait, eh ! bien, cela m'a amusée.

6 juillet.

Nous nous rendons tous aux Trois-Rivières en bateau. Albert s'y trouve.

7 juillet.

Nous revenons ; décidément je ne l'aimais pas, puisqu'après une déclaration que je crois très-vive, j'avais envie de rire, je lui ai parlé de sa belle, celle qui me l'avait ravi, alors que je le rêvais ; il a haussé les épaules, levé les yeux au ciel, il n'y pense plus. . . . . Les hommes sont donc fourbes ? Mais non, ils sont capricieux comme nous, voilà tout, puisque maintenant que je ne sais plus si mon cœur parle pour lui, il a l'air très-préoccupé de moi.

30 juillet, mes 17 ans.

Je suis à la maison ; la bonne religieuse qui fait

la 1ère classe, a peur de cette date pour moi ; elle aurait voulu que je me fisse religieuse, elle craint mon indécision et ma vivacité dans le monde.

Maman m'apprend que dorénavant je resterai tout-à-fait à la maison, d'ailleurs j'ai doublé la première classe. Je la sais par cœur.

Il y avait ce soir à la maison un nouveau visage ; il ne me séduit pas, mais maman s'en occupe beaucoup, on parlait de fortune, de la nôtre, de la sienne ; il me regardait souvent, je ne veux pas poser de questions à ce sujet à mes parents ; si c'est là mon bâton de maréchal, c'est-à-dire mon mari présomptif, il est grave, grave, et, bien qu'un richissime commerçant, a des attitudes de notaire enfin.

9 août.

Berthe vient et me prend à part. Il paraît que ce monsieur doit... Oh ! non, là, il est trop sérieux ; elle me persuade qu'il chante à ravir, joue du cornet à piston comme Arban et m'engage à suivre ses conseils dans cette occasion.

Je retourne au couvent pour chercher des livres que j'avais oubliés.

Oh ! ma chère, dis-je à Marie que je vais voir à sa classe, quelque chose me dit que je vais bientôt me marier et avec qui ? Je te dirai cela plus tard : à dimanche, viens à la maison.

Le 15 août, fête de la Ste-Vierge.

Je me mets sous sa sainte protection et je communique afin de m'éclairer sur ma vocation ; je lui demande, si je dois me marier, de me choisir un mari comme celui de Berthe ; cependant, monsieur Louis commence à me plaire. C'est égal, ces beaux yeux, limpides comme l'azur, grands comme l'Océan !... Mais voyons, maman veut que je trouve ce monsieur accompli, elle croit plus judicieux que j'épouse un homme qui m'a aimée à première vue. — "L'amour te viendra plus tard, fillette, me dit-elle, épouse-le, il n'a pas hésité celui-là et, pardessus le marché, c'est un homme considéré dans le commerce, crois-moi, il est moins poétique que le beau Albert, sa moustache n'est pas relevée à la Van Dick, mais sa tenue est correcte, ses idées positives, et son adoration pour toi se maintiendra d'autant plus longtemps qu'il est l'opposé de ta nature gaie et d'abondance de cœur.

24 août.

Je reçois une lettre de la belle Berthe ; elle me parle avec éloges du mari rêvé par maman. Hier une de mes amies m'a présenté son frère, il est charmant, grand air ; sa démarche élégante, son profil, la manière de se servir de sa badine, tout cela m'a laissé une certaine impression.

SIMPLE LETTRE

Quand je vois paraître un journal nouveau, je m'informe assez souvent des antécédents de son fondateur, — il faut, bien entendu, que ce soit un journal qui a l'air d'en valoir la peine et qui paie au moins de mine. Je vais voir plu-

sieurs médecins auxquels je pose des questions étranges qui les laissent tout décontenancés. Ils se demandent, aussitôt mon départ, si je ne suis pas moi-même un aliéné comme celui dont je viens de les entretenir, et ils oublient de s'apitoyer sur le sort de mon nouveau confrère, tant le mien leur paraît lamentable. Mais comme je suis censé n'en rien savoir, je vais donner libre cours à mes propres impressions, comme un homme qui a tout son bon sens, et je vais dire ce qui m'est venu à l'esprit en parcourant les deux premiers numéros de cette publication dominicale qui nous est arrivée à la fin de '83 afin de pouvoir au moins dater "Deuxième année," en entamant '84.

Donc, mon cher M. Dansereau, vous avez entrepris de publier un "Journal du Dimanche." Ce titre promet déjà considérablement. Nos journaux en général, — à l'exception de la *Patrie*, je suis payé pour le dire — publient tant de sottises tous les autres jours de la semaine, que si vous nous donnez seulement quelque chose de passable au point de vue de l'idée, de la correction, de la forme et du langage, vous aurez apporté dans notre journalisme une innovation telle que la plupart des lecteurs seront obligés de refaire toute leur éducation pour se mettre à ce niveau si extraordinaire et surtout si inattendu.

Cependant, je ne veux pas dépasser les bornes de la plaisanterie, même légitime, et je suis prêt à reconnaître tout de suite que la *Minerve* a fait avant vous un louable effort en ce sens par la publication de son "Supplément" du samedi, supplément plein d'intérêt et dont la matière est presque à tous égards intelligemment choisie, ce qui prouve qu'elle n'a pas dédaigné le concours d'éléments étrangers. Vous aurez donc à faire plus que vous ne pensiez peut-être, rien que pour éclipser cette rivale qui vous a devancé pourtant de si peu, et qui a laissé mûrir pendant un demi-siècle ce fruit de la dernière heure.

Mais cela ne vous effraie pas, paraît-il, car vous avez atteint d'un bond, en deux numéros seulement, la hauteur que je ne crois pas pouvoir être dépassée dans notre pays par un journal purement littéraire. Le genre et le caractère du journal étant donnés, votre deuxième numéro laisse peu à désirer, au point de vue du choix des articles, de leur valeur réelle et surtout de la variété "nécessaire." Or, un des éléments "nécessaires" de la variété, dans une publication comme la vôtre, c'est un *Courrier des Théâtres*. Il est vrai que nous n'avons ni auteurs dramatiques ni acteurs réguliers ; mais nous avons des théâtres et des troupes étrangères viennent y jouer maintenant presque sans interruption, d'un bout de l'année à l'autre. On y entend les meilleures pièces du répertoire moderne, les acteurs les plus en renom et jusqu'aux plus grandes cantatrices du siècle. Or, comme nos impressions ne sont pas celles des habitants de l'Europe et des Etats-Unis, que nous n'entendons pas avec leurs oreilles, que nous n'apprécions pas avec leur tempérament ou leur éducation, que nous ne sentons pas

absolument de la même manière qu'eux, il nous faut, à nous en propre, des critiques de théâtre et de musique compétents, qui rendent nos impressions personnelles et qui fassent sur les lieux notre éducation artistique. C'est ce qui nous a toujours manqué, à moins que nous fassions entrer en ligne de compte les solitaires chroniques musicales de mon ami Guillaume Couture, qui ont paru à des intervalles si éloignés et qui n'ont revêtu que dernièrement une forme littéraire acceptable! (A ce sujet, je me permettrai de féliciter chaudement mon ami sur les deux derniers comptes-rendus qu'il a publiés dans la *Minerve*.)

Que Couture reste à la *Minerve*, vous n'avez aucun lieu d'en être jaloux, vous, mon cher éditeur, qui avez su mettre au service du "Journal du Dimanche" la plume fine d'un dilettanti, d'un connaisseur pour de bon, d'un vrai chroniqueur de théâtre, de Sir E. Solcy enfin, appelons-le de ce nom, puisqu'il lui plaît de s'en faire un déguisement avec une modestie que je condamne de toutes mes forces. — Du reste, je dois le prévenir qu'il ne pourra pas se cacher longtemps sous ce voile d'occasion, et qu'il a déjà su se trahir lui-même en gâtant par un ou deux abominables calembourgs la remarquable chronique de théâtre par laquelle il a débuté dans notre journal. Ces jeux de mots, à la portée de tout le monde, sont tout à fait indignes d'un homme de la valeur, du goût et de la culture de Solcy; aussi le prie-je, à genoux, s'il est atteint d'un mal vraiment incurable, de garder ses calembourgs pour un public autre que les lecteurs d'élite auxquels nous nous adressons.

La chronique "frou frou" de Maud a pris tout notre monde à l'improviste. Assurément, ce n'est pas une femme qui l'a écrite; encore moins est-ce un homme. Vous comprenez d'ici l'embarras cruel où se trouve le lecteur curieux. Ne pouvoir deviner, quel douloureux supplice! J'ai des amies charmantes, dans le monde le plus distingué, qui ont fait des maladies très-graves pour n'avoir pu satisfaire des curiosités moins agaçantes que celle-là. Pour moi, je serai d'avis, jusqu'à nouvel ordre, que Maud est un petit diabolin charmant et piquant à l'extrême, formé d'un certain nombre de femmes et de quelques hommes qui ont réussi à s'entendre une fois, depuis que le monde est monde, et à dire la même chose, mais en ayant soin de prendre un nom qu'il leur sera facile ensuite de répudier tour à tour, impunément. Qu'importe! c'est là chose secondaire. L'essentiel est que la chronique soit "vécue," comme on dit aujourd'hui, et qu'elle se rende maîtresse du lecteur, but que Maud atteint et dépasse à pleines voiles.

Je ne dirai rien de Fernand, un autre mythe dont le nom de circonstance a servi à signer un article très-bien tourné, en vérité, mais qui nous intéresse au même degré que la première fiction venue. Gardez-vous, mon cher éditeur, de surcharger votre journal de ces noms d'emprunt qui feraient croire à une trop grande pauvreté indigène, et faites plutôt quelques légers sacrifices, en commençant, pour donner

l'essor à une littérature vraiment nationale: cette littérature, d'après tout ce que je vois depuis quelque temps, ne demande qu'à se faire jour et à donner la mesure de ce qu'elle peut accomplir avec de l'exercice, de "l'entraînement" et le concours d'un public prêt à encourager tous les essais qui contiennent des indications de talent réel et de dispositions heureuses.

Quant à l'*Album de Marguerite*, que vous en dirai-je? Où veut-elle en venir, cette tendre fleur, avec son carnet qui n'en est encore qu'au 27 mai, 1881? Nous allons trop vite pour elle dans notre siècle et, assurément, nous ne pouvons nous attarder à noter une fois par semaine des impressions qui, après tout, ne sortent pas de la généralité des impressions de toutes les filles de son âge, sans être relevées par le piquant des réflexions ni par les charmantes ingénuités qui donnent une saveur particulière à ces indiscretions de pensionnaires.

Enfin, pour ne rien omettre, j'irai jusqu'à mentionner cette espèce de je ne sais quoi qui a paru sur la première page même de votre dernier numéro et qui est signé "La Rédaction." C'est par trop d'obligeance de votre part, et si vous avez réellement une rédaction anonyme de cette force qui se glisse sous votre patronage, à la faveur des multiples occupations de détail que vous impose la fondation d'un journal nouveau, le plus tôt vous l'aurez reléguée dans le voisinage des annonces, le mieux ce sera pour vous et pour vos lecteurs. Vous êtes tenu d'être très-particulier, sinon très-difficile; tout ce qui paraît dans une publication comme la vôtre s'adressant, non pas à proprement parler au public, mais à une classe choisie de lecteurs, vous oblige à éviter soigneusement les taches trop vives et les ombres trop tranchantes.

Mais me voilà en frais de vous faire une véritable revue critique. C'était bien à cent lieues de mon esprit lorsque j'ai pris la plume, ignorant absolument ce que j'allais lui demander et où elle me conduirait. Je l'ai laissé courir librement, les rênes sur le cou, en suivant le fil de mes pensées qui, souvent ainsi, battent le chemin devant moi, longtemps avant que j'ose m'aventurer à leur poursuite pour les enchaîner sur le papier.

Et que de choses, une fois lancé sur cette route que je parcours à peine depuis quelques minutes, n'aurais-je pas à vous dire! Que de réflexions n'amène pas l'éclosion d'un mouvement littéraire chez un peuple pour qui cela est chose rare et qui a devant lui une longue carrière à parcourir! Il semble que toute l'âme de ce peuple, longtemps peut-être contenue, se jette avec passion dans un monde d'idées qu'elle n'avait fait encore que soupçonner et qui maintenant l'éblouissent, l'emportent et lui font franchir en quelques bonds une vaste étape remplie d'horizons nouveaux. Une fièvre, une agitation intellectuelle inconnue, jointe à l'impatience d'un joug devenu trop étroit et à un besoin intense de savoir, d'aller aussi loin que possible au fond des choses, de faire des incursions hardies en dehors du champ limité

jusque là par des prescriptions surannées et des règles immuables, accompagnent invariablement ces périodes fécondes et brillantes dans lesquelles se retrempe, s'agrandissent et s'élèvent les civilisations humaines.

N'est-ce pas à l'une de ces phases que nous sommes parvenus aujourd'hui ou que nous sommes à la veille de parvenir, si l'on en juge par les symptômes qui se manifestent? Et qu'importent les symptômes! Qui ne voit que notre éducation en lisières, à contresens du prodigieux développement de toutes les sciences sur le reste du globe civilisé, nous tient comme engourdis dans un étroit maillot qu'il nous faudra bien vite faire éclater, s'il ne se rompt de lui-même? Qui ne voit que ces bandages et ces attaches multipliées ne pourront pas retenir longtemps encore un peuple vigoureux, intelligent, qui a senti l'ambition naître en lui avec le sentiment d'une force qu'il ne se connaissait pas, et qui, depuis une quinzaine d'années, non-seulement se mêle avec une curiosité ardente au grand mouvement moderne, mais cherche encore à y conquérir une position digne d'une race cultivée et éclairée?

Cette position, nous sommes loin encore de pouvoir la tenir; mais nous y tendons. Voyez que de nombreux essais dans tous les genres, et que de formes multiples revêt ce besoin que je signalais plus haut, d'apprendre, de rechercher et d'honorer les œuvres de l'intelligence, de se produire et de se faire valoir par elles. Il est vrai que les productions n'ont pas marché de pair avec l'appétit du public, mais si les producteurs sont rares, ça n'est pas la faute du sol ni des consommateurs. Les conditions sont favorables; le goût de la lecture s'est immensément répandu dans la dernière décennie; on peut même dire qu'avec la nouvelle génération cinq lecteurs contre un ont surgi, lecteurs pénétrés du souffle et animés du tempérament de leur époque, choses auxquelles il est impossible d'échapper, dans quelque milieu que l'on se trouve obligé de vivre.

Voyez, par exemple, dans le seul journalisme, quelle différence entre aujourd'hui et moins de vingt ans auparavant! A cette époque il n'y avait pas un seul journal quotidien; on ne pensait même pas qu'il pût en exister, tant il semblait difficile de faire face, avec des moyens bien insuffisants, à la quantité de besogne qu'imposent et les traductions, et la rédaction de tous les jours, et l'ensemble des matières indéfiniment variées qui forment la substance d'un numéro de journal. Cependant, cette tâche, on l'a entreprise, malgré les prophéties sinistres et les découragements prodigués sous vingt formes diverses; et aujourd'hui, l'on ne compte plus guère dans nos principales villes que des journaux quotidiens, dont quelques-uns se tirent à sept, huit, dix et même douze mille exemplaires. Sans doute le journalisme est une forme très-secondaire de la littérature; mais son expansion rapide et le développement considérable de tous ses moyens n'en démontrent pas moins que le nombre des lecteurs s'est étonnamment

accru depuis une quinzaine d'années et que les gens de lettres seraient bien de se préparer, par un apprentissage sévère et des études bien disciplinées, à donner les satisfactions nécessaires à un public qu'ils trouveront peut-être beaucoup plus exigeant, et avec raison, qu'ils ne sont portés à le croire.

Donc, messieurs mes confrères présents et futurs, et, vous, monsieur Arthur Buies, sachez que vous êtes encore bien au-dessous de ce que vous pouvez, et surtout de ce que vous "devez" être. Vous avez du talent, c'est possible, mais le talent sans l'étude est comme le diamant brut. Pour que le diamant ait de la valeur, il faut le façonner; et pour le façonner il faut savoir manier son outil. Tout est là, oui, tout est là... mais je dois vous prévenir que de tous les outils il n'en est pas de plus difficile à manier ni de plus dangereux que la plume; je dis cela à l'adresse de ceux qui s'en servent comme d'une pioche, mais non pour dénigrer les autres qui, plus ils ont de mérite... et, plus sentent le besoin d'être soutenus et appréciés. Encore une fois, il n'en tient qu'à nous (plus ou moins — prenez la marge qu'il faudra) de devenir ce que nous devons être. Pour cela, en premier lieu, étudions; et, en second lieu, étudions.

Voyez, mes amis, la matière est abondante et féconde. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous et à puiser à pleines mains. Nul pays ne se prête mieux que le nôtre aux grandes inspirations, à une littérature fortement nourrie et puissamment originale. Ne demandons à la vieille Europe que son expérience et ses modèles; quant au reste, prenons-le chez nous. Formons-nous aux grandes conceptions par le spectacle d'une grande nature; nous y trouverons des richesses qu'aucune main n'a encore effleurées, des sujets inépuisables qui ne demanderont que peu d'efforts à notre imagination et lui offriront des champs absolument vierges. Créons une littérature vraiment nationale, avec nos propres types, avec nos mœurs, avec notre genre de vie, avec notre caractère particulier; cela vaudra mieux que les calques démodés et les imitations stériles auxquels nous nous sommes trop abandonnés jusqu'à présent; rajeunissons le génie de la France dans des pages canadiennes, et s'il nous arrive de construire des monuments dignes de nous survivre, c'est le *Journal du Dimanche* qui se chargera de les transmettre à la postérité.

ARTHUR BUIES.

#### ANGE OU DEMON.

Dans le dernier numéro du *Journal du Dimanche*, votre chroniqueuse, Maud, s'est montrée un esprit... mais un esprit infernal. Le diable, dit-elle, lui a enlevé son mari. S'il avait le choix sur les deux époux, rien d'étonnant qu'il ait eu peur de Maud. Elle eut pu lui faire un rival là-bas.

Le caractère de cette femme, puisqu'elle se nomme ainsi, ressemblait passablement à une de mes amies, qui depuis que Maud

s'est peinte, s'est corrigée. Ce miroir l'a effrayée. Elle sera maintenant tout le contraire, par calcul. Elle faisait endurer le martyr à son pauvre mari qu'elle va adorer à présent pour ne plus ressembler à cette maussade.

Cette amie dont je parle — ce n'est pas en dire du mal puisqu'elle est encore bien pis que je ne la dis — ne faisait rien de ce que faisaient les autres. Au lieu d'être soumise à son mari, comme c'est le devoir d'une femme, elle était hautaine avec lui et commandait en maître absolu. Les paroles d'affection qui, chez la femme, révèle un cœur doux et aimant, se changeaient chez elle en froideur qui caractérise une âme de glace et un cœur de bronze.

Au lieu de s'attacher son mari par la mansuétude de son caractère, le dévouement et l'amour conjugal, comme font les autres femmes, elle le réduisait par la crainte, la violence et l'emportement. Nous, nous accompagnons nos maris par devoir et par plaisir, et nos maris sortent avec nous par complaisance, pour ne pas dire avec bonheur, car ç'aurait l'air un peu prétentieux; mais elle, elle sortait lorsque son mari était à la maison, et elle restait chez elle lorsque son mari sortait, ou elle le suivait de l'autre côté de la rue.

La femme de cœur cherche à rendre l'intérieur de la maison le plus agréable possible, afin de plaire à celui qu'elle a juré d'aimer toujours, mais cette femme bizarre — comme il y en a peu heureusement — n'était aimable que pour les autres. L'affection de son mari la rendait indifférente et l'admiration que lui prodiguaient les autres était le bonheur de sa vie. Les femmes la détestaient et les hommes la craignaient, même ceux qui faisaient semblant de l'admirer.

Le rôle de la femme est d'être vertueuse sans être bigotte, d'aller à l'église par devoir et non par curiosité ou par habitude, de plaire par la dignité de son maintien dégagé de toute affectation, d'être mise convenablement sans luxe et sans prétention, de ne pas dire du mal d'autrui et d'être charitable — même envers les autres femmes — mais cette amie était rendue à la chapelle lorsqu'elle devait rester avec son mari et à son retour elle critiquait méchamment les toilettes des autres femmes ou faisait des remarques disgracieuses sur le sermon; et s'il y avait une retraite, elle était au théâtre, avec des toilettes riches à la rendre ridicule.

Mondaine par nature, dévote par caprice, aristocrate plus par prétention que de naissance, affectée dans ses manières et gauche dans ses gestes, elle avait toutes les allures d'une parvenue qui cherche vainement à cacher son origine. Au lieu d'avoir toute la distinction d'une femme de mérite, elle ne faisait que la parodier.

Comme dans notre siècle les hommes ne sont pas trop dévots, au lieu de ramener son mari dans le chemin du devoir, elle l'en éloignait davantage. On sait pourtant que les hommes sont bons et bien disposés. La plupart du temps il suffit de leur demander de venir à l'église avec nous pour qu'ils viennent. L'influence de la femme sur le mari est grande; les

hommes le savent bien — et celle qui n'use pas de cette influence comme elle devrait le faire, est grandement coupable et même elle compromet parfois la paix et le bonheur de la famille. Au milieu des occupations graves et multiples qui occupent les hommes, on les voit parfois se matérialiser quelque peu, et on doit s'y attendre; mais la femme doit toujours être là à côté de son mari, comme son ange gardien, pour entretenir chez lui le culte du cœur et faire vibrer dans son âme les fibres de l'amour divin, dont l'amour conjugal n'est que l'écho.

Mais, elle, cette amie, paraissait ignorer le ciel et semblait aveugle des choses de la terre. Ne sachant pas distinguer ce qui est véritablement grand et digne, elle s'attachait à tout ce qui est petit et infime. Elle ne connaissait rien de la mission sublime de la femme et du rôle important qu'elle doit jouer dans la société. Au lieu de considérer la vie comme un devoir, elle en faisait une comédie sur le théâtre du monde, pour gagner les applaudissements de quelques insensés. Nous voyons encore de ces actrices qui passent sur la terre sans avoir eu le temps de connaître le but de la vie.

Lorsqu'elle voulait avoir un objet de toilette, elle boudait son mari tant qu'il ne lui avait pas donné. Cela la rendait insupportable.

L'homme ne cherche pas à abuser de l'autorité qu'il a sur sa compagne, mais il aime qu'on paraisse au moins consulter ses goûts, et ce n'est que juste. Nous, lorsque nous voulons avoir une robe dispendieuse, on ne la demande pas directement et on l'exige encore bien moins. Celle qui sait prendre son mari obtient tout ce qu'elle veut. Elle commence par l'attendrir un peu au moyen de paroles affectueuses et lui dit qu'elle a vu une bien jolie robe dans tel magasin et regrette qu'elle soit si chère. — "Tu la trouves de ton goût?" dit le mari. — "Je l'aimerais bien si elle était meilleur marché, mais c'est trop beau pour moi." — "C'est trop beau pour toi, ma femme?" répond le mari tout attendri, non ma chérie." — "Ah! tu veux que je la prenne," reprend la femme, avec un air de douceur angélique. Puis le tour est joué. Le mari est content et la femme est heureuse.

Si mon amie, si maussade, eût agi comme cela avec son mari, c'eût été le meilleur des hommes. Les maris sont ce que les femmes les font. Mais pour cela, il faut qu'une femme ait du tact, de l'esprit et du cœur. Moi, j'ai toujours remarqué que celles qui ont le plus d'amour-propre sont celles qui ont le moins de cœur et celles qui ont le plus de prétention sont celles qui ont le moins de jugement.

Eh bien! mon amie, cette femme si imparfaite, a trouvé si détestable le caractère de Maud qu'elle est complètement changée. Son mari croit à un rêve et craint toujours de se réveiller. Elle peut faire une femme parfaite, maintenant. Les femmes passent parfois aux extrêmes. Ainsi, Maud eût pu faire un ange, et elle a fait un démon. Cela confirme cette parole d'un auteur qui disait que *la femme est un ange ou un démon*. Néanmoins il y en a

plusieurs qui ne sont plus anges et qui ne sont pas encore démons, mais qui sont susceptibles de devenir l'un ou l'autre.

Le mauvais caractère de Maud a eu cependant un bon effet, outre qu'il a fait convertir mon amie; en parlant d'elle-même, comme elle l'a fait, elle a évité de dire du mal du prochain; elle n'en a dit que d'elle. Ce n'est pas la règle générale. Sous ce rapport, il y a bien des femmes qui s'effacent.

J'ose espérer que tout n'est pas perdu et que Maud, dans sa prochaine, sera revenue à de meilleurs sentiments. J'en serais heureuse, quand ce ne serait que pour le démontrer à ceux qui croient que les femmes ne se corrigent pas.

Maud a de l'esprit, je ne lui conteste pas, mais si elle avait l'esprit droit, il serait beaucoup plus élevé. Que les esprits croches l'apprennent.

Je n'avais pourtant qu'un mot à dire et j'en ai dit quatre, que le lecteur me le pardonne. Il faut faire la part de chacun. Nous sommes si habituées à nous entendre taxer de babillardes qu'on finit par le croire et peut-être surtout par le devenir; mais c'est la faute des hommes qui nous accusent si à tort. Je termine de crainte de leur donner raison.

MARIE.

#### MODES DU JOUR

Soirées, bals, diners de gala, vous voilà enfin revenus. Les salons vont s'illuminer, les salles à manger, étincelantes de lumières et de cristaux, vont s'ouvrir à deux battants et le monde où l'on s'amuse va s'en donner à cœur joie jusqu'au jour où le carême viendra le rappeler au calme et à la pénitence. Profitons donc du moment et amusons-nous autant que nous le pourrons.

Le plaisir, le vrai plaisir, est chose délicate que l'on ne trouve qu'avec peine et qui, pour être complet, demande beaucoup de travail et donne beaucoup de soucis. Notre civilisation raffinée ne se contente plus des joies de nos aïeux; les danses en famille, sans apprêt, au son d'un maigre violon ne conviennent plus à notre jeunesse blasée. Il lui faut, à cette jeunesse du dix-neuvième siècle, tout ce qui sous nos pères, était réservé aux puissants du jour, et franchement pourquoi le lui refuser alors qu'avec très peu de chose on peut le lui donner.

Certes, si les sauteriers intimes, en famille, sans préméditation, gagnent en charme et en gaieté par leur impromptu même; si elles laissent des souvenirs ineffaçables qui vous reportent avec une douceur infinie au foyer paternel ou aux demeures amies, c'est justement parce que le cadre qui les a renfermées n'a pas changé et qu'il est resté celui de tous les jours. Mais, ce qui convient aux jouissances de l'intimité ne peut convenir à ces lourdes machines, remuées avec peine, et qu'on appelle les grands bals. Vous n'avez pas, chère Madame, invité, j'allais dire dérangé, vos amies, vous ne les avez pas obligées à endosser cette armure qu'on

appelle une robe de bal, pour les réunir dans un salon que vous n'aurez pas, au préalable, mis sur le pied de guerre. Si votre salon est nouveau, si à leur entrée vos invités sont agréablement surpris par son aspect, votre fête, commencée sous ces auspices favorables, se terminera, pour vous, pour votre réputation de maîtresse de maison, par un triomphe aussi juste que mérité.

Cette transformation de vos appartements, chère lectrice, peut être faite sans grands frais. Enlevez vos tentures ordinaires et remplacez-les par des tentures de peu de valeur, mais gaies, voyantes et chatoyantes aux lumières. Pour cela, vous ne trouverez rien de mieux que les cretonnes artistiques que tous nos magasins mettent aujourd'hui à votre disposition; garnissez-les de rubans, si bon marché en ce moment, et vous aurez changé complètement l'aspect de votre salon. Si vous voulez en modifier la décoration murale, enlevez vos tableaux, faites faire quelques panneaux drapés à l'aide d'une étoffe unie, fixée au centre par un chou de rubans et encadrée par une baguette dorée. La fête finie, vous pourrez utiliser vos rideaux soit dans les autres pièces de votre maison, soit même en garniture d'été et économiser les étoffes lourdes et coûteuses de votre salon d'hiver. Mais revenons à notre salle de danse; qu'elle soit éclairée de la façon la plus éclatante; ajoutez aux lumières ordinaires, des candélabres, et des appliques, toutes choses faciles à louer dans notre bonne ville de Montréal; mettez-y, à profusion, des fleurs ou plutôt du feuillage, que l'on peut également louer, pour atténuer la crudité des effets lumineux et reposer la vue, et vous aurez fait pour vos invités et pour vous-même tout ce que vous deviez.

A pareil cadre, il faut des toilettes en harmonie et me voilà arrivée au point délicat de ma causerie; c'est-à-dire à la toilette de bal. J'avouerai, tout de suite et sans ambages, que je n'aime pas, pour le bal, la robe montante, mais par contre, je n'aime et ne conseille qu'un décolletage des plus modérés. Je condamne, tout d'abord, d'une façon absolue, le décolletage pour les jeunes filles; c'est à peine si j'admets l'échancrage du corsage découvrant la naissance du cou et le sommet de la poitrine; encore faut-il que cette échancrure soit agrémentée et encadrée d'une garniture de tulle, garniture très seyante, au surplus, et rehaussant l'éclat et la pureté du teint. Ces corsages pour jeunes filles demandent des manches dont la garniture doit descendre jusqu'au coude. Les corsages alsacien, jeannette ou de suisse, sont également charmants pour la jeunesse; à condition toutefois qu'on portera un transparent en mousseline, pas trop claire, car sinon, on pourrait tomber dans les inconvénients du décolletage ordinaire.

Pour la femme, le décolletage est une grave affaire. Les modes européennes avec leur exposition flamboyante et troublante ne conviennent nullement à nos goûts. Il faut tout d'abord supprimer le décolletage du dos, le plus inconvenant de tous, et se contenter des

abaissments, plus ou moins permis, de la ligne supérieure du corsage. Les formes en carré, en ovale, en cœur, sont les plus jolies que je connaisse et les plus agréables à porter. Elles doivent, partant d'un peu bas sur la nuque, aller en s'arrondissant, pour passer sur l'épaule dont elle couvre l'attache, mais pas plus, et descendre, selon la coupe, sur la poitrine, en la découvrant mais en s'arrêtant à la naissance des obstacles que la nature a placés là comme une barrière. En décolletage, comme en musique, c'est l'air qui fait la chanson et telle qui ne découvre rien, en montre plus que celle qui n'a rien de caché pour ses danseurs. Décolletons-nous, puisque c'est la mode; que cela plait à nos admirateurs et que leur admiration, quoique muette, quelquefois, ne nous en est pas moins agréable. Mais soyons modestes et rappelons-nous que la violette est la plus recherchée et la plus aimée des fleurs, quoique la plus cachée, surtout, peut-être, parce qu'elle est cachée.

La question des manches a moins d'importance que l'on ne croit, les gants remontant jusqu'à la moitié du haut du bras, gants fort jolis du reste, surtout en peau de Suède blanche, boutonnés seulement au poignet et plissant un peu sur le reste du bras. La mode permet le gant couleur Suède, avec la toilette claire, et même le gant noir que l'on voit quelquefois jusque sur les robes blanches; ce sont là des excentricités d'un goût plus ou moins heureux. Le gant foncé amaigrit et allonge le bras d'une façon presque difforme, tandis que le gant clair l'arrondit, le modère et a l'avantage de ne pas trancher avec la robe.

Quant à la manière de parer, pour le bal, la tête et ses antipodes, je suis forcée, faute de place, de remettre le sujet au prochain numéro.

PEPIA.

#### COURRIER DES THEATRES

LUCIE DE LAMERMOOR

Nous sommes un peu en retard pour vous parler des deux dernières représentations de la troupe Mapleson, qui ont eu lieu la semaine dernière, l'une au moment où nous mettions sous presse, l'autre à l'heure où ceux qui n'ayant qu'une médiocre confiance dans le talent de Madame Pappenheim et de Signor Bello, restaient chez eux et s'asseyaient au coin du feu pour lire le *Journal du Dimanche* qu'ils venaient de recevoir.

Franchement, ceux-là ont aussi bien fait!

Lucie a été très bien rendue. Vicini moins mauvais, ou meilleur si vous voulez, dans ce rôle si beau d'Edgard, a eu quelques bonnes notes. On s'habitue à cet organe désagréable au premier abord, et l'on finit, après plusieurs auditions, par n'y faire plus beaucoup attention; on peut plus facilement suivre la partition.

Galassi n'avait pas l'air très en train. Il est resté toute la soirée, sauf dans un ou deux passages, beaucoup trop renfermé en lui-même.

Quant à la Gerster, nous n'avons que des éloges à faire sur la façon dont elle a rendu ce personnage écrasant de Lucie. Nous croyons que

la scène de la folie peut être rendue avec plus de pathétique,—jamais avec plus de naturel, ni de sensibilité.

Le sextuor a été très bien donné et a électrisé la salle. C'est un peu la faute de cette musique chaude et large, et c'est beaucoup celle de l'interprétation qui était à la hauteur de l'œuvre même.

Nous aimons mieux ne rien dire du *Trouvère*. Les prix étaient relativement populaires, c'est vrai, mais la troupe du colonel Napleson maintiendra-t-elle jamais sa popularité avec un ensemble comme celui qui nous a été présenté samedi dernier.

Une autre raison pour laquelle nous ne pourrions pas vous en faire le compte rendu détaillé c'est que nous n'avons pas eu le courage d'entendre plus d'un acte.

Le colonel Mapleson a voulu nous faire une petite farce : Pour le . . . bouquet il nous a donné le *Trouvère*. Si nous avions su nous aurions peut-être faits quelques efforts de plus pour ne pas mériter cette légère leçon.

SIR E. SOLCY.

### LE TOUT MONTREAL.

Ce soir samedi a lieu chez Mme Delisle un *At Home*, qui promet d'être très brillant. De nombreuses invitations ont été lancées, et la saison étant on ne peut plus propice, nul doute que les magnifiques salons de Mme Delisle seront encombrés de jolies femmes appartenant à l'élite de la société et faisant assaut de jolies toilettes. Nous tâcherons de vous les décrire dans notre prochain numéro.

Nous offrons nos condoléances à notre ami et collaborateur, M. Fréchette, pour la perte douloureuse qu'il vient de faire dans la personne de son plus jeune enfant.

La naissance du cher petit avait été chantée par un poète de France, M. Paul Blanchemain, le fils du grand poète. Voici le gracieux sonnet qu'il avait adressé à notre ami, à cette occasion :

Salut à Charle-Auguste, à l'être frêle et tendre  
Que le ciel généreux vient de vous envoyer !  
Dans les bras maternels je le vois s'éveiller.  
Votre doux cercle va s'étendre.

Mais le chêne sourit aux rameaux qu'il engendre.  
Charles près de Louis va grandir et briller.  
Tout n'est-il pas espoir près de votre foyer ?  
Le génie y dort sous la cendre.

Il est doux de revivre en qui descend de nous.  
Sur la brèche où la gloire appelle le poète  
Vos fils monteront après vous.

L'âge n'ôtera pas son nimbe à votre tête . . .  
Vous verrez vos rivaux jaloux  
Saluer dans ses fils l'heureux barde qu'on fête.

PAUL BLANCHEMAIN.

Château de Biray,  
18 septembre 1882. }

### NOTE DE LA RÉDACTION.

Nous avons le plaisir d'annoncer que notre collaboratrice, Maud, continuera *Boutade* dans le prochain numéro.

Le *Journal du Dimanche* a été adressé gratuitement jusqu'ici. Mais désirant faire partir l'abonnement du premier Janvier courant, nous prions ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir le journal régulièrement de nous faire parvenir d'ici à jeudi prochain, au plus tard, leur nom et leur adresse.

### PRIMES

Aux amis du "JOURNAL DU DIMANCHE"

Toute personne nous adressant cinq abonnements d'une année, payés d'avance, aura droit, gratuitement, à l'une des primes ci-dessous.

- 1<sup>o</sup> Une douzaine de cuillères à thé. Le prix en gros de cet article est de \$4.00.
- 2<sup>o</sup> Une demi-douzaine de cuillères à dessert. Prix en gros \$4.00.
- 3<sup>o</sup> Une demi-douzaine de fourchettes. Prix en gros \$4.00.
- 4<sup>o</sup> Une demi-douzaine de couteaux "Rogers." Prix en gros \$4.00.
- 5<sup>o</sup> Un magnifique huilier, de 15 pouces et demi de haut, avec 6 flacons en cristal taillé. Prix en gros \$4.50.

Toute personne nous adressant dix abonnements, d'une année, payés d'avance, aura droit, gratuitement, à une truelle et fourchette à poisson, genre artistique. Prix en gros \$8.00.

Tous ces articles sont en argent quadruple plate, sur métal blanc avec garantie pour cinq ans, sauf pour le service à poisson dont la garantie est de 15 ans.

On trouvera dans une autre partie du journal, la reproduction grandeur nature, de nos primes.

### NOUVELLES, A LA MAIN.

On va coucher Loulou.

—Mets les petits souliers au pied de ton berceau, dit le père, et le bon Noël y mettra des bonbons.

—Après quelques secondes de réflexion l'enfant répliqua.—

—Si tu mettais les tiens, papa, il y en aurait bien plus.

Le père chausse le numéro 9.

Mercredi, dans l'après-midi, madame X recevait et les visiteurs étaient nombreux, quand le bébé de la maison, Mlle Lili, fait son entrée.

—D'où viens-tu ? interroge la maman.

—Petite mère, je m'amusais dans ta chambre avec tes cheveux.

### FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE"

### LE SECRET DE ROCH

IV

REVE ET REALITÉ.

(Suite.)

Angèle rompit l'enveloppe de la lettre et lut. Si ma mère eût pu la voir, elle aurait eu peine à comprendre le trouble de la jeune fille, qui s'appuyait sur le lit pour ne pas tomber à la renverse.

—Puis-je en croire mes yeux ? se disait Angèle à elle-même.

—Eh bien ! que dit cette lettre ? interrogea dona Elena, surprise du silence que gardait sa fille.

—Ce qu'elle dit, mère ? Des choses tellement incroyables que . . . Ecoute, au reste . . .

Et Angèle lut distinctement, s'arrêtant à chaque phrase pour en peser les termes :

"Senorita,

"J'ai appris avec une vive douleur le malheur qui est arrivé à votre pauvre et excellente mère, et je m'empresse de vous exprimer toute la part que je prends à votre affliction. Depuis trois ans que vous travaillez pour notre maison, votre caractère probe et bon, votre dévouement pour votre mère vous ont gagné toutes nos sympathies. Vous êtes propre pour ma femme et moi, une enfant de notre famille. Nous sommes riches, senorita, et notre amitié pour vous nous commande de vous venir tout de suite en aide dans ces tristes circonstances. Permettez-moi donc de vous remettre quatre mille réaux pour faire face aux dépenses occasionnées par la maladie. Nous espérons que votre mère ne tardera point à se rétablir. Je vous connais trop, senorita, pour ne pas savoir que vous hésitez à accepter une somme de cette importance de la part d'une personne qui n'est pas de votre famille ; mais tranquillisez-vous, je retiendrai, si vous le voulez bien, toutes les semaines une petite partie de ce que j'ai à vous payer régulièrement ; de cette manière, vous rembourserez facilement ces quatre mille réaux qui ne sont, je le répète, qu'un prêt que je prends la liberté de vous faire, en égard au malheur qui vous a frappée.

"En attendant, senorita, que nous ayons le plaisir de vous revoir au magasin, nous nous rappelons, ma femme et moi, à votre souvenir.

"Anselmo Nogales."

Angèle retourna la lettre dans tous les sens, comme si elle eût voulu y trouver une explication plus acceptable de cette proposition aussi étrange qu'inattendue.

—C'est bien singulier, murmura Elena, don Anselmo ne passa pourtant point pour aussi riche qu'il veut bien le dire, et cette offre princière . . .

Les deux femmes se turent. Quatre mille réaux ou mille francs sont une vraie fortune pour certaines gens. Angèle et sa mère cherchait dans leur pensée d'où pouvait leur venir en réalité cette surprise qui ressemblait tant à un rêve. Elena se demandait s'il fallait accepter une somme aussi considérable dont l'origine lui paraissait suspecte.



—Si ces quatre mille réaux, se disait-elle, venaient de Meteo comme les douze onces d'or? La jeune fille, dont l'esprit suivait une toute autre direction, entrevoyait la félicité que cet argent allait apporter dans le pauvre ménage; et elle remerciait de toute l'effusion de son âme l'auteur, quel qu'il fût, de ce grand bienfait.

—Si c'était, pensait-elle en sentant une pudique rougeur monter à son front, le jeune homme qui vient nous voir tous les matins?

Mais comment expliquer alors que le porteur de la lettre et des quatre mille réaux fût le domestique du magasin de lingerie, qu'Angèle avait parfaitement reconnu? Après mille conjectures contradictoires, aussitôt repoussées qu'émisses, les deux femmes décidèrent que la jeune fille irait le soir même, accompagnée d'une voisine, jusque chez don Anselmo. Si la lettre signée par lui n'avait point de mystère, Angèle s'obligerait par écrit à laisser prélever, à titre de remboursement du prêt, la moitié de la somme qu'elle aurait à toucher chaque semaine.

Don Anselmo et sa femme déclarèrent à plusieurs reprises que l'argent venait bien d'eux-mêmes, et qu'ils étaient heureux de pouvoir donner à Angèle une preuve de leur attachement. Angèle crut sincèrement ce qu'on lui dit et remercia ses patrons de leur excessive générosité.

Dès le lendemain, la première occupation de la jeune fille fut d'opérer une transformation complète dans l'ameublement de la pauvre habitation.

Quand Gaspard arriva à son heure accoutumée il se réjouit intérieurement en voyant le changement qui s'était opéré en si peu de temps. Angèle le reçut avec un air de contentement qui contrastait avec sa tristesse ordinaire.

Il s'assit auprès du lit de dona Elena, comme d'habitude, tandis qu'Angèle travaillait les yeux baissés, sans paraître s'occuper de lui. Parfois cependant leurs regards se rencontraient, et alors la jeune fille rougissait sans savoir pourquoi. Elle était, ce jour-là, vêtue d'une simple robe d'indienne foncée qui faisait ressortir la pâleur de ses traits. Mais sous ce modeste costume elle lui sembla ravissante.

Depuis ce jour, les visites de Gaspard se multiplièrent. Il venait tôt et restait tard. Angèle était encore plus diligente qu'autrefois, mais elle chantait moins, elle était rêveuse, et elle se surprenait à regarder par la fenêtre en battant la mesure sur les vitres.

Dona Elena, quoiqu'aveugle, ne tarda point à remarquer la distraction de sa fille qui coïncidait avec les venus plus fréquentes de Gaspard, mais elle ne disait rien. Un soir qu'Angèle l'avait laissée seule, pour se rendre au magasin de lingerie avec la voisine, don Gaspard arriva et salua la malade avec un embarras qui ne lui était pas usuel.

—Senora, dit-il après avoir pris place auprès d'elle et en rompant le silence qu'il avait gardé pendant quelque temps, il y a vingt jours que nous nous connaissons, et pourtant vous ne savez pas encore quel est l'homme que vous avez accueilli chez vous avec tant de bonté.

—Mon amie, repartit dona Elena, car vous méritez ce nom par votre assiduité à visiter de pauvres gens comme nous, je n'ai pas eu besoin de vous interroger pour reconnaître en vous un de ces hommes d'honneur en qui l'on peut avoir toute confiance.

—Merci, senora. Votre franchise me fait un devoir de ne point garder, à mon tour, de réserves avec vous. Sachez donc qu'il y a un an j'ai perdu mon père. Sa mort m'a mis en possession d'un riche patrimoine consistant en troupeaux et en terres, et quoique j'eusse

achevé mes études de droit à l'Université de Salamanque, j'ai abandonné les Codes pour la charrue, ne voulant point laisser à autrui le soin de gérer mes intérêts. Je suis donc riche, senora, et même très riche, j'ai huit mille duros de rente, mais je suis seul et sans famille. Le hasard m'a fait faire votre rencontre. La candeur, la vertu, le caractère simple et laborieux de votre fille m'ont subjugué. Aujourd'hui je viens vous demander sa main en échange de ce que je possède.

Dona Elena ne répondit point. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, ses lèvres s'étaient contractées, et il lui semblait que les paroles s'arrêtaient dans sa gorge.

—Caballero, dit-elle enfin en maîtrisant son émotion, ma fille sait-elle que vous l'aimez?

—Non, senora, mes regards ont pu lui révéler le sentiment qu'elle m'inspire, mais mes lèvres n'ont jamais prononcé devant elle un mot qui pût trahir mon cœur. J'ai cru qu'avant de lui demander son consentement, je devais obtenir le vôtre.

—Puis-je m'opposer au bonheur de mon enfant? dit la mère. Quelle autre ambition me reste-t-il que celle de la savoir à l'abri des orages de la vie? Elle a été si malheureuse! Elle a tant souffert!

Le même soir Angèle et Gaspard eurent une longue conversation en présence de dona Elena. La jeune fille, ému et rougissante, demanda à réfléchir.

Quelques jours se passèrent. Angèle voyait tout à coup se traduire en réalité le rêve qu'elle avait caressé depuis la nuit où elle avait ramené au logis sa mère blessée et où l'image de don Gaspard avait obsédé son esprit. Jusque-là il ne lui était jamais venu à l'idée qu'un homme pût être épris d'elle, ou qu'elle-même pût ressentir de l'amour pour tout autre que son père ou sa mère. Des pensées plus graves, plus sévères avaient occupé toute son âme. Maintenant une vie nouvelle s'ouvrait devant elle. Il lui semblait que tout son être venait subitement de se transfigurer. Un je ne sais quoi qu'elle ne pouvait définir, mais qui l'envahissait sans qu'elle y pût opposer aucune résistance lui disait que la femme avait pris soudain en elle la place de la jeune fille. Pour la première fois, ses yeux avaient cherché ceux d'un étranger et quand ils les avaient rencontrés, ils s'étaient baissés, sous l'empire d'une émotion qui la remplissait en même temps d'inquiétude et d'ivresse. Gaspard était jeune, quoiqu'un peu plus âgé qu'elle; il lui apparaissait sous un mirage qui ne laissait rien voir de la dureté de ses traits et de l'arrogance de son regard. D'ailleurs, n'avait-il point dit qu'il n'aimait qu'elle au monde? Et en prononçant ces paroles, n'avait-elle point lu dans ses yeux une flamme ardente qui l'avait embrasée elle-même? N'avait-elle point remarqué, qu'en lui parlant, il avait un accent d'une ineffable douceur, que lorsqu'il prenait sa main dans les siennes, cette main tremblait? Et puis Gaspard était riche. L'épouser, n'était-ce point mettre un terme à cette lutte avec la misère que les deux pauvres femmes avaient soutenue sans trêve depuis tant d'années? N'était-ce point pour la mère aveugle et infirme le port et le salut assurés après tant de douloureux combats et de poignantes angoisses?

Une seule hésitation arrêtait la jeune fille. Devait-elle à l'homme honnête et confiant, qui venait au-devant d'elle avec une si entière droiture, cacher l'existence de Mateo? En révélant à don Gaspard les crimes du *Senorito* et les liens qui l'attachaient, elle, à ce bandit, ne briserait-elle point, sans retour, l'unique espérance offerte à sa mère de trouver enfin une vieillesse tranquille et heureuse?

Toutes ses réflexions laissaient la jeune fille indécise, et quand don Gaspard lui demandait d'un regard impatient mais tendre la réponse si ardemment attendue, elle murmurait tout bas avec perplexité; Plus tard!

La honte et l'horreur d'un aveu qui eût, en brisant son rêve, détruit l'avenir promis à sa mère déterminèrent enfin Angèle à se cacher des forfaits de son frère. Elle accepta, par amour filial encore plus que par entraînement de son propre amour, la proposition de Gaspard, mais elle se jura d'ensevelir dans son cœur le secret qu'elle redoutait de livrer à celui qui avait le droit de lui demander toute sa foi.

Moins d'un mois après, le mariage fut célébré à Saint-Marc de Salamanque, et les époux partirent avec dona Elena pour la Chênaie-de-l'Évêque, où étaient les propriétés de don Gaspard.

Quelque temps après leur arrivée, un soir que la mère et la fille se promenaient dans le jardin, elles entendirent derrière une haie deux voix d'hommes parlant, assez haut pour qu'on ne perdît rien de ce qu'ils disaient:

—Notre jeune maîtresse paraît douce et bien bonne, n'est-ce pas, Romuald?

—En effet, on dirait la Ste. Vierge qui est dans la grande chambre du haut.

—Si elle pouvait ramener la joie dans cette maison en deuil?

—Dieu le veuille!

—N'as-tu pas remarqué que don Gaspard est de jour en jour plus sombre, plus irritable? Tout cela depuis que le bandit a assassiné le père de notre maître.

—Quand donc le bourreau mettra-t-il fin aux crimes de *El Senorito*?

Dona Elena poussa un cri terrible et tomba à la renverse. Angèle, épouvantée elle-même des paroles qu'elle venait d'entendre, s'était évanouie. Quand elle revint à elle, ses regards effarés tombèrent sur le corps inerte de sa mère. Elle lui prit la main, elle lui baisa le front. Cette main, ce front étaient de marbre. La pauvre aveugle avait rendu le dernier soupir.

## V

## LARMES DE SANG.

Douze mois s'étaient passés depuis la mort de dona Elena. Angèle allait être mère. A cette pensée, qui eût transporté toute autre de joie, elle sentait monter dans son cœur l'amertume et la mélancolie. Son beau rêve d'or n'avait en effet duré qu'un jour, ou plutôt ce n'était qu'une chimère qui l'avait bercée d'illusions. Au moment de toucher au bonheur, elle se voyait brutalement reprise par la fatalité, et le brisement de sa pauvre âme lui arrachait des larmes de sang. Le secret que sa mère avait emporté dans la tombe, qu'elle-même ne pouvait découvrir à son mari sans devenir pour lui un objet d'horreur, la déchirait et la brûlait sans remède. Elle dépérissait lentement, et lorsque don Gaspard, inquiet, lui demandait avec instance la cause de son mal, elle répondait, en essayant de sourire, qu'elle ne souffrait pas.

## RENSEIGNEMENTS UTILES.

Prévenir vaut mieux guérir; aussi recommandons-nous à toutes les familles d'avoir toujours chez eux quelques-uns des excellents remèdes de la maison Laviolette et Nelson, remèdes qui pris en temps et à la moindre indisposition sont les meilleures garanties contre la maladie.